

**Edgar Quinet médiéviste.
Le fantasme du « poème-roi » : entre concept et fiction**

Elvia Olive
(Université de Montpellier III)

« L’histoire parlait ; la tradition
commandait ; il a fallu la suivre. Je
commence, et toi, écoute »¹.

Edgar Quinet était connu en son temps pour ses travaux historiques et philosophiques sur l’Antiquité et le Moyen Age menés dans la première partie de sa carrière et au-delà, ainsi que pour son engagement politique dans la seconde partie du XIX^e siècle. En 1860, l’auteur, en exil depuis le coup d’état de 1851, livre au public *Merlin l’Enchanteur*, réécriture libre de la version médiévale, œuvre de plus de huit cents pages animée par un souffle épique, où les envolées lyriques côtoient les dénonciations politiques les plus acerbes. Dans cette œuvre polymorphe et insaisissable, l’épopée fictive de l’enchanteur Merlin devenu un prophète romantique laisse souvent place au discours de l’auteur. Le poète rejoint alors l’érudit, professeur de littératures étrangères au Collège de France ; médiéviste et amoureux du Moyen Age comme son confrère et ami Jules Michelet, il propose dans plusieurs passages du *Merlin* sa conception – romantique – de l’histoire littéraire nationale : il y reprend des réflexions qu’il exposait déjà dans ses articles des années 1830, lesquelles faisaient référence à l’ébauche de *l’Histoire de la personnalité*, écrit de jeunesse. Quinet reformule dans les pages du *Merlin l’Enchanteur* le concept de « poème-roi » qui s’impose dès lors comme un fantasme prégnant.

Le « poème roi » était apparu au détour d’un article de la *Revue des deux mondes*, témoignant d’un effort d’organisation de l’histoire littéraire ainsi que d’un sentiment de sympathie pour l’époque médiévale. Il s’agissait pour l’auteur, nous y reviendrons, de regretter qu’un « artiste », un « Homère féodal » ait « manqué à l’œuvre » en ne réunissant pas les grands cycles de la littérature médiévale en une « forme [qui] eût été l’image de la réalisation anticipée de la société française ». Au fond, l’espoir que « les

¹ Edgar Quinet, *Merlin l’Enchanteur*, Paris, Michel Lévy frères, 1860, t. I, p. 4.

membres épars du poème »² n'aient jamais trouvé de forme aboutie et totalisante pourrait être interprété comme la réaction nostalgique d'une sensibilité romantique redécouvrant l'époque médiévale. Mais, en exposant ce qui s'est imposé comme un concept dans le *Merlin* lui-même annoncé comme la réalisation d'« une vraie conception littéraire », totalisante et héritière d'un « fond commun »³, Quinet fait bien plus que de penser l'histoire littéraire : avec *Merlin l'Enchanteur*, nous allons voir que le concept rejoint la fiction. S'agit-il toujours d'une tentative rationnelle de saisie de l'histoire littéraire du Moyen Âge, ou le concept n'est-il plus ici qu'une mise en fiction destinée à fonder l'autorité de son propre livre, lui-même envisagé comme ce « poème-roi » qui fait défaut à l'histoire de la littérature ? En établissant un rapide parcours critique concernant l'émergence de la notion de « poème-roi », nous verrons peut-être que la signification globale du *Merlin l'Enchanteur* repose aussi sur l'interaction entre concept et fiction.

Quinet, dans un de ses écrits de jeunesse – il a alors vingt ans –, s'attache, dans une optique « personnaliste » qui sera celle de l'histoire romantique, à l'étude de la subjectivité pour réaliser une fresque historique fondée sur la succession chronologique : c'est l'*Histoire de la personnalité*, qui se propose d'exposer, sous l'inspiration sans doute de Germaine de Staël, « les progrès de l'individualité depuis les civilisations antiques jusqu'aux temps modernes »⁴. Pour l'auteur, si, dans l'Antiquité, la personnalité à proprement parler n'est pas décelable, le Moyen Âge, lui, s'impose comme « le règne constitué de la personnalité »⁵. A partir de là, Quinet énonce un principe sur lequel il reviendra : il s'agit de la représentation d'une époque par un individu, qui condense le génie de son temps afin de le transmettre à la postérité en une œuvre représentative :

« Lorsqu'une forme de civilisation va tomber et faire place à une autre, on voit jusqu'à quel point un homme de génie, qui à son insu la recueille en lui, l'éternise en lui en composant de chacun de ses éléments, de chacune de ses nécessités, un monument unique et indigène qui la reproduise, toujours présente, toujours vivante, aux âges futurs. Même lorsqu'il s'élève pour la combattre et hâter sa

² Edgar Quinet, *De l'Histoire de la poésie*, [Regroupement d'articles parus dans la *Revue des deux mondes* en 1836 et 1837] dans *Œuvres Complètes*, Paris, Pagnerre, t.IX, 1857, p. 354.

³ Edgar Quinet, *Merlin l'Enchanteur*, *op. cit.*, t. I, p. X.

⁴ Edgar Quinet, *Histoire de la personnalité*, f.85, in Willy Aeschmann, *La Pensée d'Edgar Quinet, étude sur la formation de ses idées avec essais de jeunesse et documents inédits*, Paris-Genève, Anthropos et Georg, 1986, p. 460.

⁵ *Ibid.*, f. 92, p. 460.

chute, il en conserve l’empreinte et en perpétue l’image. Sous ce point de vue, on n’a point assez remarqué que Montaigne, avec cette personnalité si aimable et si absolue qui se prend pour centre de tous les lieux, de tous les temps, et de toutes les idées, des actions des héros comme des inspirations des poètes, en un mot du monde moral dans ses plus grandes limites, est le produit natif et indigène du sol féodal. Personne n’a mieux que lui combattu les odieuses exigences, sa superstition croissante, sa pédantesque ignorance, et personne, dans la forme, n’a subi plus que lui l’influence et les lois d’un ordre social dont il est à la fois l’expression la plus fidèle et l’ennemi le plus puissant »⁶.

Ainsi pour Quinet, Montaigne, celui qui ornait les voûtes de sa bibliothèque de citations illustres, constituerait la mémoire vivante, à travers le caractère éternel de ses œuvres, de la période médiévale dont il marque à la fois l’aboutissement et la fixation. Cette considération fait écho à la réorganisation de l’histoire littéraire qui sera l’objet de l’*Histoire de la poésie*, et établira le XVI^e siècle comme une période de transition entre le Moyen Âge et l’âge classique. Mais plus encore, cette réflexion va faire naître chez Quinet l’idée de « poème roi » qu’il développera plus tard, abandonnant l’hypothèse que Montaigne en serait l’auteur, a posteriori, pour la période médiévale.

Plusieurs décennies plus tard, en 1857, Quinet publie au tome IX de ses *Œuvres Complètes L’Histoire de la poésie*, qui recueille quatre articles parus de 1836 à 1840 dans *La Revue des Deux mondes*. Cette *Histoire* s’ouvre avec un « Avertissement » qui envisage clairement la réhabilitation de l’autorité dans l’histoire poétique du Moyen Âge. Il s’agit de repérer dans les « grands poèmes » un « auteur », de faire l’histoire des « grands hommes » de la poésie, et de proclamer « les droits de l’artiste, du poète, du héros » ; en un mot, accorder à « l’individualité » et à la « conscience »⁷ toute l’attention des recherches – alors que le *Rapport sur les épopées*, sous la Monarchie de Juillet, louait l’anonymat des cycles médiévaux ; sous le Second Empire, la réévaluation du rapport à la responsabilité individuelle modifie la conception de l’autorité.

La première poésie du Moyen Âge, dans les temps où Rome s’écroule et où l’homme ne chante que des hymnes à la nature, est impersonnelle : « les légendes, poèmes qui n’appartiennent à personne », « vivent, pour ainsi dire, secrètement dans les cœurs, et croissent avec

⁶ *Ibid.*, f. 107, p. 460.

⁷ Edgar Quinet, *Histoire de la poésie*, « Avertissement », p. 269-270.

l'herbe des tombeaux des saints et des martyrs »⁸. La société « sans formes », n'est encore que spiritualité naturelle. Mais plus tard, lorsque la société se forme dans le lent travail de l'histoire, deux cycles principaux (celui d'Arthur et celui de Charlemagne) portent à la postérité les principales réalités socio-religieuses de leur temps. Il appartient alors au chercheur de les décrypter. Ici encore, « œuvres sans auteurs, elles appartiennent à tous »⁹. Après avoir souligné « que la grande époque de la poésie française remonte au douzième siècle », qui est le titre du chapitre XIII, Quinet développe l'idée du manque, dans l'histoire poétique médiévale, d'« un homme » « capable de [...] résumer » les traditions épiques « dans un monument durable »¹⁰. Cette idée que chaque époque est résumée dans le travail d'un auteur, qui la représente tout en la portant à la postérité – que l'on retrouve bien sûr dans la préface de *Cromwell* de Hugo, en 1827 – et qui avait germé de réflexions rêveuses de jeunesse connaît une nouvelle inflexion : dans l'*Histoire de la poésie*, le discours savant se formule, de façon inattendue, au conditionnel, pour imaginer une œuvre qui n'a pas existé, mais qui aurait eu une place de choix dans le développement de cette histoire poétique. Quinet imagine donc le rôle de l'auteur du « poème roi » :

« D'une main hardie, il se serait emparé des ébauches que le siècle produisait partout en Europe. Souvent, il ne fallait à ces ébauches qu'un trait de plus pour sortir de la barbarie et s'élever aux formes d'un art indestructible. L'Homère féodal eût absorbé ainsi le génie épars des rhapsodes de la féodalité »¹¹.

Cet « Homère-féodal », certains, à l'instar de Mme de Staël, le voient incarné dans la figure d'Ossian, lequel n'inspire à Quinet, il le déclarera dans l'*Histoire de mes idées* (autobiographie), que de la froideur¹². Il manque donc, selon le chercheur, un « Arioste sérieux », qu'il « imagine ici » :

Il « eût mêlé dans une même action le cycle d'Arthur et le cycle de Charlemagne, c'est-à-dire l'Église et la féodalité, le Nord et le Midi. En même temps que la monarchie réunissait les provinces, il eût absorbé tous les fiefs de la poésie dans un poème-roi ; et sous cette

⁸ *Ibid.*, p. 326.

⁹ *Ibid.*, p. 345. Quelques lignes plus haut, Quinet les compare d'ailleurs à « l'architecture anonyme des cathédrales ».

¹⁰ *Ibid.*, p. 363.

¹¹ *Ibid.*, p. 353.

¹² Edgar Quinet, *Histoire de mes idées*, dans *Œuvres Complètes*, Paris, Pagnerre, 1858, t. X, Pagnerre, p. 183.

forme, l'épopée eût été l'image de la réalisation anticipée de la société française »¹³.

Ce « poème-roi », qui réunirait « dans une même action » les cycles principaux du Moyen Âge pour y exprimer, dans une langue qui était alors « plus qu'à demi achevée », le chercheur ne l'évoque qu'au conditionnel et au subjonctif, puisque la « main du maître »¹⁴ qui aurait ordonné les fragments a manqué à l'histoire. La réflexion de Quinet se clôt sur cette déploration, avant la louange des œuvres des trouvères, et ne peut que constater le vide auquel est confronté le chercheur dans l'élaboration de son histoire poétique du Moyen Âge :

« Les ébauches étaient préparées ; tous les fils étaient tendus. Pourquoi l'artiste a-t-il manqué à l'œuvre ? Faute d'un homme, le travail des générations est demeuré stérile. Nous voyons aujourd'hui les membres épars du poème ; mais le poème, qui le verra jamais ? »¹⁵.

Nous voyons déjà comment le glissement s'est opéré, d'une hypothèse au concept puis à la fiction : car à la déploration du médiéviste – il n'existe pas de grande œuvre médiévale dont l'ambition totalisante résumerait pour le chercheur futur son époque – succède le fantasme du poète.

En effet, dans *Merlin l'Enchanteur* et le discours créatif et imaginatif qui s'y déploie, Quinet va proprement réécrire l'histoire littéraire à la lumière de ce concept unificateur de « poème-roi » dont il rêve dans *l'Histoire de la Poésie* : l'enchanteur Merlin, enfermé dans le tombeau par les pouvoirs de l'amour, décide, pour occuper les journées que Viviane, son aimée, doit parfois passer au-dehors, d'écrire sur les parois du tombeau « ces ouvrages enfouis avec lui »¹⁶. Ce témoignage du tombeau, chargé de toute l'autorité et du recul de la parole d'outre-tombe, prend alors la forme d'une ébauche unitaire de toute la littérature française, voire européenne. Le témoignage indépassable, sublime, du Moyen Âge en une œuvre achevée et géniale dont rêve le théoricien de *l'Histoire de la poésie*, la « main du maître », celle de Merlin, va l'offrir à la postérité en décrivant en un cycle immense les temps arthuriens :

¹³ Edgar Quinet, *Histoire de la poésie*, op. cit., p. 354.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ Edgar Quinet, *Merlin l'Enchanteur*, op. cit., t. II, p. 325

« Le premier ouvrage où il s’essaya, dès que ses yeux se furent faits à la clarté trop éblouissante de la lampe, fut en vers. Il en remplit trois cent quarante-cinq salles, depuis le pavé jusqu’à la voûte. C’était un grand poème où il racontait, à tête reposée, tout ce qu’il se rappelait de la cour d’Arthur et des preux. Il écrivait ces poèmes, dans la matinée, d’une seule haleine, sans rature »¹⁷.

Les « fragments » que déplore Quinet dans la littérature médiévale offerte au regard critique du savant, Merlin se refuse à les produire, épousant dans ses inventions toute l’immensité des parois du sépulcre :

« D’autres, reprenait-il avec trop de suffisance peut-être, seront plus loués que moi dans les pièces détachées [...] Mais difficilement me refusera-t-on l’honneur d’avoir abordé les grands sujets, composé de vastes ensembles, suivi le fil des immenses labyrinthes, porté le fardeau des hardies inventions, en un mot, tenté les voies qui demandent non pas un effort pindarique d’un moment, mais une aile infatigable pour parcourir, sans se lasser, le champ de l’épopée »¹⁸.

Cette unité embrassée par l’épopée, cette légende des siècles, Quinet la fait sienne puisqu’il fait reprendre à Merlin son propre discours – celui de sa Préface au *Merlin* –, en des termes et une tonalité polémiques qui lui sont propres :

Merlin : « Tout ce que je crains, Viviane, en y réfléchissant, c’est que nos Français aient peu de goût pour ces vastes et nobles compositions, à la vérité les plus difficiles de notre art, où la terre et le ciel sont mêlés. Leurs cervelles éventées ont peine à embrasser d’aussi vastes horizons »¹⁹.

Quinet écrivait en effet dans la préface :

« Pourquoi les Français qui ont créé au moyen âge les plus vastes inventions n’en seraient-ils plus capables ? Pourquoi devraient-ils se résigner à ne produire que des fragments ? D’où viendrait cette condamnation ? Sur quoi appuyée ? Pourquoi le siècle se passerait-il sans même tenter les grandes voies dans lesquelles se sont engagées les imaginations de la plupart des autres peuples ? Pourquoi cette exception contre les Français ? Le public dit-on est trop faible, il est

¹⁷ *Ibid.*, p. 327.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

trop corrompu, trop usé, il ne peut plus supporter ni suivre les grandes compositions, l'haleine lui manque pour parcourir des horizons étendus. Qu'en savons-nous ? Essayons »²⁰.

La quête du poème témoin de l'époque médiévale se trouve réalisée dans cette image forte de la fiction qui met en scène la création immémoriale de la littérature moderne ; dans le même temps, Quinet donne aussi l'image d'un Moyen Âge originel de la littérature, contenant en germe toutes les œuvres à venir. Dans la réécriture de l'histoire littéraire à la lumière du concept de « poème-roi », Quinet, à travers l'autorité de Merlin – nous venons de constater dans les citations précédentes que leurs discours se rejoignent –, formule ainsi autant un témoignage qu'un programme, sur les « murs de granit » de son tombeau:

« Il composa dans son tombeau l'ébauche et le plan de tous les livres fameux dont les auteurs français se sont plus tard attribué le mérite. [...] Il couvrit de son écriture ces vastes murailles ; et si tant d'auteurs ont acquis une gloire immortelle, avouons que leur peine n'a pas été grande, puisque les meilleurs n'ont fait que copier les œuvres de Merlin, gravées silencieusement par lui sur le rocher qui lui servait de tombe »²¹.

L'histoire littéraire proposée dans *Merlin* par le biais de la fiction du prophète-poète dévoile un des principes de base de la composition et de la signification de l'œuvre. Le Moyen Âge y est une origine, le début d'une extension et d'une évolution progressive vers la modernité. Dans cette histoire littéraire du tombeau, la première œuvre composée par Merlin est un grand cycle d'épopées sur le royaume d'Arthur ; elle marque le début de la poésie moderne européenne, qui se poursuit avec Rabelais, Cervantès, l'Arioste, puis Molière, les tragédies classiques, et l'histoire de Michelet – ce « frère » « qui refai[t] la vieille trame de l'histoire de France »²² – ; enfin, avec les œuvres les plus contemporaines : « Aussi bien je soupçonne que même dans ce siècle, parmi nos contemporains, cette déprédation des œuvres de Merlin continue sans rencontrer d'obstacles »²³.

Le poème-roi est donc à la source d'une histoire recomposée, qui est en même temps le programme d'une histoire littéraire à l'image de son unique auteur, c'est-à-dire prophétique, s'écrivant au futur – « il reste

²⁰ *Ibid.*, t. I, p. IX-X.

²¹ *Ibid.*, p. 325.

²² *Ibid.*, p. 336.

²³ *Ibid.*

encore beaucoup à piller, dans ce sépulcre, qui que vous soyez, n'en doutez pas »²⁴.

Si toute la grandeur de la poésie médiévale n'a pas pu être révélée en une œuvre qui condenserait le génie de ces siècles, le *Merlin l'Enchanteur* s'emploie à produire l'image de ce poème fantôme, qui trouve dans la fiction son élaboration.

Dans le même temps, ce montage portant sur le poème fondateur de la modernité est aussi une stratégie de légitimation de l'œuvre de Quinet, puisque sa composition elle-même obéit au principe du « poème-roi ». L'extrait d'une lettre écrite à son ami Michelet en 1859, qui sera reprise dans sa substance pour la préface du *Merlin* en fait une œuvre qui condenserait une époque et synthétiserait les différentes traditions :

« V. Hugo a cherché le lien entre les légendes, et n'a pu le découvrir. J'ai trouvé depuis longtemps, ce qu'il a inutilement cherché, l'accord, le lien, la trame de toutes les traditions, dans une seule et même action. Un vrai système du monde doit rendre compte de tous les faits du monde physique ; de même, une conception poétique doit rendre compte de tous les faits du monde de l'imagination. [...] J'ai pris l'esprit français dans le plus profond, le plus intime de sa tradition ; et j'ose croire, qu'après m'avoir lu, on sera étonné que l'imagination française n'ait pas encore travaillé sur ce fond inépuisable »²⁵.

Quinet revendique donc une forme littéraire qui répondrait aux fantasmes du médiéviste en produisant cette œuvre synthétique et évocatrice de « tous les faits » ; la réunion des grands cycles, le mélange des matières et des époques, la *conjointure*²⁶, à la manière médiévale, sont au cœur de la problématique poétique de Quinet comme de ses recherches historiques. Dans un épisode du *Merlin*, Quinet ira jusqu'à représenter la Table ronde comme le lieu symbolique de réunion de tous les grands cycles européens (s'y rassemblent notamment la chevalerie arthurienne et les héros des

²⁴ *Ibid.*, p. 338.

²⁵ Jules Michelet, *Correspondance générale*, textes réunis, classés et annotés par Louis Le Guillou, en collaboration avec Simone Bernard-Griffiths et Ceri Crossley pour la partie Edgar Quinet, Paris, Champion, 1999, t. IX (1859-1861), lettre 8244 d'Edgar Quinet, Veytaux, 12 Octobre 1859, p. 288-289.

²⁶ Rappelons brièvement que cette poétique du lien qu'est la *conjointure*, méthode de composition médiévale qui relie et adapte notamment les principales matières des récits – matière de Bretagne, de France, et de Rome – a été exposée au XII^e siècle par Chrétien de Troyes, qui en fait l'apanage du bon poète : « Por ce dit Crestiens de Troies / Que raisons est que tote voies / doit chacun penser et entendre / A bien dire et a bien apprendre, / Et trait [d']un conte d'aventure / Une moult bele conjointure », Chrétien de Troyes, *Erec et Énide*, Paris, Le livre de poche, « Lettres gothiques », 1992, p. 28.

épopées scandinaves, ainsi que ceux de la tétralogie de Wagner qui s'élabore au même moment) : dans le récit des aventures fictives de l'enchanteur, le concept trouve une incarnation au sein même de la fiction, en ayant recours à la légende – par la convocation d'un des principaux motifs de l'histoire arthurienne, la fameuse Table ronde –. Le symbole est réinvesti de nouvelles significations. Il est, plus que jamais, lorsque Quinet fait de la Table ronde le lieu où se pense la souhaitable Europe des nations, fédérateur d'un groupe. La fiction saisit le concept dans sa dimension la plus signifiante. Le concept, ce qui est « conceptus », « saisi » par plusieurs individus, n'est plus opposé au recours à l'imaginaire qui est le propre de la fiction, tout comme le discours savant se mêle au discours poétique. La fiction devient productrice d'une certaine réalité : le concept-fiction de poème-roi rejoint alors le mythe dans sa dimension de représentation et sa capacité d'évocation.

Cette approche à grand trait des problématiques dégagées par le développement de l'idée de « poème-roi » chez Quinet nous renvoie au fait plus général que le Moyen Âge des romantiques est avant tout représentation, entre tentative de résurrection vivante d'une époque révolue et dépassement de cette résurrection pour viser avant tout une actualisation qui se pense au présent. Au-delà de la fiction et du concept, c'est bien le Sens qui importe, éternelle quête romantique : un Sens de l'histoire qui serait avant tout dégagement d'un Sens du temps et du sujet.

Les tensions existant entre « concept » et « fiction » autour de la notion de « poème-roi » chez Quinet font de son œuvre un objet qui transcende les discours – historique, philosophique, poétique – et les époques – puisque le *Merlin l'Enchanteur* envisagé comme ce « poème-roi » manquant à la littérature du Moyen Âge et actualisé à l'époque « moderne » serait alors une passerelle dressée entre l'époque médiévale et l'actualité romantique.